

Le Salon de Madame Geoffrin

IL m'a paru intéressant de tracer le portrait d'un des précurseurs de ces distractions intellectuelles et de ce commerce sociable qu'a été la conversation. Je ne voulais pas remonter trop loin pour chercher un type. L'hôtel de Rambouillet aurait pu me fournir un modèle plus gracieux, plus poétique, peut-être, mais j'ai préféré m'en tenir à une période plus rapprochée et plus en rapport avec notre état social actuel. J'ai donc choisi madame Geoffrin, qui est une des plus brillantes parmi les figures de femme du XVIIIe siècle.

Sans titre de noblesse, sans grande beauté, sans cette transcendance qui impose et proclame un nom, elle n'en a pas moins réussi, dans une époque qui vit éclore tant de réputations inoubliables, à se rendre aussi fameuse que les personnages les plus distingués. Elle se créa un salon où la conversation était en honneur, où l'on pouvait raisonner et écouter, où l'on cultivait son esprit, sa raison et son goût, où il y avait presque communion d'âmes entre les habitués. L'esprit communicatif n'est-il pas la qualité essentielle des réunions de ce genre et d'où peut-il provenir sinon de la confiance et de l'estime réciproques, d'une liaison où le cœur a autant de part que l'esprit et qui tourne ainsi au profit commun ?

Fille d'un valet de chambre de madame la Dauphine, nommé Rodet, madame Geoffrin naquit en 1699. Elle avait donc vu Louis XIV et sa vieille cour ! Madame de Maintenon dans toute la pompe de son humilité ; elle avait vu toute l'agitation de cette cour intrigante et des souvenirs aussi captivants et aussi divers durent charmer ses réunions intimes.

Après la mort de madame la Dauphine, son père acheta la charge de "commissaire contrôleur juré mouleur de bois de la ville de Paris" et dans cette profession, il s'était acquis une certaine aisance. Son histoire ne présente aucune particularité remarquable. Il mena avec simplicité une exis-

tence laborieuse, bornant son ambition au titre honorable de "bourgeois de Paris." Thérèse Rodet, devenue orpheline, habita rue Saint-Honoré, chez sa grand'mère madame Chemineau, une femme de tête solide, qui prisait plus le jugement que le savoir. Elle disait : "Si ma petite fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle ne saura pas." Il est curieux de voir que madame Geoffrin qui devait plus tard obtenir un grade si élevé dans le corps des bas-bleus, n'a pas reçu d'instruction dans sa jeunesse. Sa grand'mère se borna purement et simplement à lui apprendre à lire ; elle ne lui donna aucun professeur.

Ce parti-pris d'ignorance n'empêchait pas madame Chemineau de cultiver avec soin l'intelligence déliée de la petite orpheline. Si elle ne lui montrait pas à écrire, elle la faisait lire beaucoup et lui expliquait ses lectures. Elle lui apprenait à penser, la forçant à raisonner avec elle, à juger les gens qu'elle voyait et les propos qu'elle entendait et à donner la raison de ses jugements, et la fillette grandissait sous l'œil vigilant de cette aïeule qui savait étudier avec une attention si soutenue le caractère, les goûts et les inclinations de sa petite-fille, sachant lui indiquer à propos, par une direction presque insensible, les écueils à éviter et la route à suivre. Elle l'encourageait à lui rendre compte de tous ses mouvements et de tous ses sentiments, elle savait la reprendre avec tant de douceur et de grâce que l'enfant s'abandonnait avec confiance et n'avait rien de caché pour cette grand'mère si indulgente.

Tous les matins, elles allaient ensemble à la messe de la paroisse, à l'église Saint-Roch et la tenue recueillie de Thérèse Rodet faisait l'édification de tous les fidèles. Diderot, dans un court portrait, nous la dépeint à cette heure matinale "en cornette

plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant au pied des autels, les deux plus belles mentottes du monde." C'est dans ces simples atours et dans cette pieuse attitude qu'un matin, à l'âge de 14 ans, sans y songer et le plus innocemment du monde, elle attira les regards et gagna le cœur de celui qui allait demander sa main, et lui donner un nom alors obscur et qu'elle devait rendre si célèbre un jour. Monsieur Geoffrin était un vieux veuf riche, fabricant de glaces et miroirs, il avait 46 ans, elle en avait 14. Je n'insisterai pas sur les débuts d'un ménage si bizarrement assorti, je dirai seulement qu'ils s'installèrent dans cet hôtel de la rue Saint-Honoré qui allait devenir le royaume du bel esprit.

Pendant 15 ans, les époux menèrent une vie calme et paisible, tout à fait en harmonie avec les goûts de M. Geoffrin qui n'aimait pas le monde. Mais le hasard fit qu'il devait bientôt en être autrement. A peu de distance de l'hôtel de M. Geoffrin, habitait dans un petit appartement, la marquise de Tencin, cette femme si séduisante par son esprit, mais dont la réputation d'honnête femme laissait si fort à désirer. Madame Geoffrin avait une gentille fillette d'une dizaine d'années et la marquise, on ne sait pour quelles raisons, dès qu'elle apercevait l'enfant, lui faisait mille caresses, mille gentillesses et déployait toutes les grâces auprès de la mère pour gagner son amitié. Dans quelle intention la grande dame, alors entourée de l'élite de la société littéraire et mondaine, recherchait-elle ainsi la petite bourgeoise qui vivait ignorée dans son voisinage ?

Peut-être la vieille marquise qui se mêlait facilement à tous les genres d'intrigues, était-elle se lier avec la mère qu'elle savait très riche, afin de marier la fille à l'un de ses protégés ? Mais rien ne justifie cette supposition, le marquis de la Ferté-Imbault qui devait être le mari de